

À Paris, Frank Perrin transforme des objets du quotidien en critiques du monde moderne

L'exposition de Frank Perrin à la galerie Michel Rein frappe par sa rigueur clinique et sa lucidité acérée sur le capitalisme tardif.



© Gregory Copitet

Plasticien, critique, directeur artistique et écrivain, Frank Perrin déploie une œuvre polymorphe qui s'attaque frontalement aux structures du capitalisme tardif. En bon grammairien de cette époque, il en propose ici une syntaxe visuelle articulée en deux chapitres, où autobiographie et analyse culturelle s'entrelacent.

Le premier, intitulé *My Way*, tient davantage de Sid Vicious que de Frank Sinatra. Dans trois salles modestes, Perrin orchestre un parcours autobiographique constitué d'une quinzaine d'œuvres ayant marqué son cheminement. La sélection, couvrant la fin des années 1960 à aujourd'hui, fonctionne comme une constellation d'influences et d'affinités électives. On y croise notamment une photographie du performer disparu Chris Burden tirant au pistolet sur un Boeing en vol, ou encore la documentation de la Messe pour un corps de Michel Journiac, figure majeure de l'art corporel.

Une généalogie subjective

À ces références historiques répondent des oeuvres plus récentes : les lettres de démotivation de Julien Prévieux, ancien étudiant de Perrin, ou les plugs muraux intrusifs de Charlotte Simonnet et Sila Candansayar, à peine sorties des BeauxArts. L'ensemble dessine une généalogie subjective où se mêlent transmission, admiration et friction critique.

Mais la figure tutélaire demeure Guy Debord, compagnon de pensée constant. Dès l'entrée, Perrin reprend le célèbre slogan « *Ne travaillez jamais* » sous la forme d'un Wall Drawing doré, transcrit dans un système d'écriture à points inspiré du braille qu'il utilise depuis plusieurs années. Ce détournement brouille les modes habituels d'énonciation et transforme la phrase en surface secrète.

Ce même principe innerve le deuxième chapitre de l'exposition *Smash, Crack and Castle*. On y voit une série d'énigmatiques sculptures-miroirs brisés par impacts de marteau où peuvent se lire les mots « *Hell* », « *Cry* », « *Gold* », « *Fury* », « *Shot* ». Chacun est associé aux formes des circuits de Formule 1, Spa, Monaco, Mexico, Monza, Silverstone, devenant cartes mentales de guerres symboliques pour la conquête des territoires contemporains. Les fragments réfléchissants renvoient le regard des visiteur·euses à leur propre participation à ces conflits économiques et culturels.

Une entreprise de subversion

Au sol, posées sur de larges socles de pierre de Volvic, trois *Bombshell* prennent la forme de cartouches de protoxyde d'azote en bronze patiné. Objets abandonnés devenus omniprésents dans l'espace urbain, ces capsules sont ici érigées en urnes funéraires des addictions contemporaines, reliques d'une jouissance industrielle désormais disséminée jusqu'au fond des océans. La dernière série, SMASH!, transforme des muselets de champagne aplatis d'un coup de poing en splendides sculptures surdimensionnées : gestes de violence minuscule agrandis à l'échelle monumentale.

Plus que des mots d'ordre, Perrin propose des mots de passe. Ses dispositifs révèlent et prolongent l'intérêt qu'il porte à l'entreprise de subversion qui anima toute la vie de Debord, auquel il consacra un essai, *Debord, Printemps*, en 2022. L'exposition, incisive et méthodique, agit ainsi comme une cartographie personnelle des forces qui structurent notre présent : un atlas critique où mémoire, politique et forme plastique s'imbriquent avec une précision chirurgicale.

Smash, Crack and Castle : Frank Perrin à la galerie Michel Rein, à Paris 3, jusqu'au 28 mars 2026.